



J'AI RENCONTRÉ DIEU SUR FACEBOOK

TEXTE ET MISE EN SCÈNE AHMED MADANI

06 75 06 88 04 / isabelle.boiro-gruet@madanicompagnie.fr

www.madanicompagnie.fr

Madani Compagnie est conventionnée par la Région Île-de-France, par le Ministère de la Culture – DRAC Île-de-France et distinguée compagnie à rayonnement national et international depuis 2017

**JT 19/20 Provence-Alpes – 12/07/2019 – Reportage
Olivier Gerbi.**



<https://france3-regions.francetvinfo.fr/provence-alpes-cote-d-azur/emissions/jt-1920-provence-alpes>

Olivier Gerbi. — Ce soir on va aborder la question de ma manipulation mentale sur les réseaux sociaux. Bonsoir Ahmed Madani, vous êtes l'auteur et le metteur en scène de *J'ai rencontré Dieu sur Facebook* qui raconte les mécanismes de manipulation qui sont à l'œuvre sur les réseaux sociaux. Là, on est dans l'embrigadement d'une jeune adolescente ?

Ahmed Madani. — Absolument. Une jeune fille bien sous tout rapport qui a une maman charmante, qui s'entend très bien avec elle. Et puis qui a un deuil. Sa meilleure amie qui disparaît. Et là, mélancolie, trou noir, elle est perdue. Les réseaux sociaux sont là. On peut faire des rencontres. Et avec ces rencontres sourire à la vie.

Olivier Gerbi. — Alors j'imagine qu'avant d'écrire cette pièce vous avez étudié les mécanismes de cet embrigadement, la violence de cette idéologie. Quelles étaient vos sources d'information ?

Ahmed Madani. — D'abord j'ai rencontré *La Brigade des Mères* à Sevran avec pas mal de jeunes qui sont partis là-bas et qui ont été embrigadés. Et puis il y a beaucoup de choses sur la littérature, les propos de journalistes. J'ai aussi rencontré des jeunes qui avaient des tendances, des pensées dans ce domaine. Et j'ai essayé d'analyser comment ça fonctionnait, comment on se laissait prendre, hameçonner par des personnes qui sont très fines, très intelligentes et qui savent trouver l'endroit où ça fait mal. Et vous êtes complètement séduit parce qu'ils sont très charmeurs, très malin. Ils vous inventent des tas d'histoires magnifiques. Voilà cette histoire : C'est un chevalier qui part à l'aventure. Et c'est magnifique pour une jeune femme qui a besoin de spiritualité, d'aventure, de découvertes incroyables. Et là, elle

tombe sous le charme. C'est l'amour qui fait marcher la chose.

Olivier Gerbi. — Alors depuis 2012, votre compagnie développe un projet artistique qui s'interroge sur la jeunesse dans les quartiers populaires. Elle est dans quel état cette jeunesse ?

Ahmed Madani. — Moi, je crois que cette jeunesse, elle est porteuse d'espoir. Elle est dans une situation trouble parce qu'elle s'interroge sur qui elle est exactement. Elle est un peu incertaine mais en même temps, elle espère. Elle espère énormément. Et je pense que cette jeunesse va transformer ce pays.

Olivier Gerbi. — Alors cette pièce s'adresse aux jeunes, mais pas seulement.

Ahmed Madani. — Pas seulement aux jeunes. Mais à ceux qui n'y vont pas. C'est une comédie, on traverse un sujet qui est très grave, très douloureux. Mais en même temps on a une forme d'ouverture, de générosité. Et il y a le plaisir du théâtre. Parce que ça c'est très important : Le plaisir du théâtre pour les acteurs et pour les spectateurs.

Olivier Gerbi. — Merci infiniment Ahmed Madani.

Télérama

Festival Off d'Avignon 2019 : 15 spectacles à ne pas manquer

Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez, Joëlle Gayot - Publié le 02/07/2019

TT “J’ai rencontré Dieu sur Facebook”



Prof, elle vit seule à Sevran (Seine-Saint-Denis) avec sa fille, Nina, ado talentueuse menant de front vie scolaire et pratique du violon. L'accord est total entre elles, jusqu'au jour où, de retour d'Algérie où elle a enterré sa propre mère, elle perçoit quelques changements chez son enfant. Nina mène une vie parallèle : elle a été « hameçonnée » sur Facebook par un djihadiste recruteur. Pourquoi elle, si fine et cultivée, se laisse-t-elle ainsi happer ? La question taraude Ahmed Madani, qui signe ici une comédie habile à démonter stratégies et mécanismes de fascination. D'une salutaire ambition pédagogique, son projet pourrait être démonstratif : de justesse, il évite le piège. Car l'auteur creuse son sujet en profondeur. Il connaît bien les jeunes, lui qui, en trente-trois ans de compagnie, a mené avec eux quantité de projets et nourri ses dernières pièces de tant de témoignages vécus : la dernière, *F(l)ammes*, mettait en scène des jeunes femmes aux prises avec leurs rêves, et tourne avec succès depuis 2016... E.B.

***J'ai rencontré Dieu sur Facebook*, d'Ahmed Madani. Du 5 au 26 juillet, 11h50, 11 Gilgamesh Belleville. Relâche les 10, 17 et 24 juillet.**

Festival d'Avignon : 12 pièces de théâtre à voir dans le Off

Par Olivier Ubertalli

J'ai rencontré Dieu sur Facebook : Tinder chez les islamistes

Ahmed Madani aborde avec une comédie le thème ô combien délicat de la radicalisation des jeunes de banlieues. Un thème que l'on a vu au cinéma cette année avec notamment le film des frères Dardenne, *Le Jeune Ahmed*, et celui d'André Téchiné avec Catherine Deneuve, *L'Adieu à la nuit*. Madani nous projette à Sevrans, banlieue de Seine-Saint-Denis. Une mère d'origine algérienne, professeur de collège, élève seule sa fille adolescente qui s'endurcit de jour en jour. Puis les réseaux sociaux vont bouleverser sa vie et ses croyances. « Cette pièce s'inscrit dans la continuité dramaturgique qui caractérise l'ensemble de mes textes : raconter la rudesse du monde sans jamais cesser de penser qu'il peut devenir meilleur », explique Ahmed Madani. Si le dispositif est parfois un peu trop frontal, avec une adresse récurrente au public, le metteur en scène a le talent pour nous surprendre et renverser les situations. Il nous peint un tableau original de la banlieue, des jeunes et de leur rapport au religieux. Le final de la pièce n'en est que plus drôle.

Jusqu'au 26 juillet au 11 Gilgamesh-Belleville, puis en tournée en France.

MEDIAPART

Du 5 au 28 juillet à Avignon, voici 5 spectacles recommandés par Les dits du théâtre

17 JUIN 2019 / PAR [DASHIELL DONELLO](#) / BLOG : [LES DITS DU THÉÂTRE DASHIELL DONELLO](#)

Le festival d'Avignon ouvre ses remparts du 5 au 28 juillet. Parmi 1600 spectacles et événements, faire un choix est un véritable casse-tête. Voici, pour vous aider, cinq spectacles (dans le Off) que nous vous recommandons pour la 73e édition.

Voici les spectacles concernés, avec les dates, les horaires et les lieux. Vous avez le lien, en dessous du titre, où vous pourrez lire nos critiques

- **Un homme** : du 6 au 22 juillet à 20h45 à la Caserne des pompiers

Constance quitte Walter qui ne la baisait pas bien. Elle désire George qui aime les jambes de Connie : « *Tes jambes m'ont manqué, Connie* ». Cela se passe chez lui dans sa caravane. Les deux amants encouragent leurs relations en buvant force verre de whisky. Georges parle comme un poète aux yeux de Constance : « *J'aimerais te fouetter avec ma ceinture sur les jambes, le cul, les cuisses. J'aimerais te faire trembler et pleurer et quand tu tremblerais et que tu pleurerais, je te la mettrais bien amoureusement* ».

<https://blogs.mediapart.fr/dashiell-donello/blog/071218/gael-leveugle-un-theatre-transdisciplinaire-pour-un-homme>

- **Les Emigrés** : du 6 au 26 juillet à 21h15 à Avignon-Reine Blanche

Presque 43 ans après « Les émigrés » nous parlent et semblent encore d'une féroce modernité. Ceux de Mrozek travaillent et vivent dans les décombres du souvenir d'un pays quitté par contestation ou obligation. Ils sont deux. Un ouvrier et un intellectuel. Au soir de la nouvelle année, ils évoquent le pays; et l'alcool fait ressortir de leur infortune, la cruelle réalité de leur pauvre existence.

<https://blogs.mediapart.fr/dashiell-donello/blog/191216/les-emigres-de-mrozek-une-belle-reussite-signee-imer-kutllovci>

- **La Magie lente** : du 5 au 28 juillet à 19h20 à Artéphile

La grande réussite de cette création engagée, outre la qualité de la pièce, vient de la relation du metteur en scène avec son comédien, où, dans un espace vide, l'art de l'acteur est à l'honneur. Car, *la magie lente* c'est aussi ce qui s'opère sur le plateau*, nous dit Pierre Notte.

<https://blogs.mediapart.fr/dashiell-donello/blog/090418/la-magie-lente-de-denis-lachaud-sopere-au-theatre-de-belleville>

- **J'ai rencontré Dieu sur Facebook** : du 5 au 26 juillet à 11h50 au 11 • Gilgamesh Belleville

Le projet d'Ahmed Madani « J'ai rencontré Dieu sur Facebook » s'intéresse au destin de la jeunesse des quartiers populaires. Après « illumination » et « f(l)ammes » l'auteur a décidé : « de recentrer son écriture en évoquant les mécanismes de manipulation à l'œuvre sur les réseaux sociaux qui ont conduit de nombreux jeunes gens à suivre la voie du fanatisme religieux ».

<https://blogs.mediapart.fr/dashiell-donello/blog/231118/j-ai-rencontre-dieu-sur-facebook-une-attention-particuliere-pour-les-adolescents>

- **Qui va garder les enfants** : du 5 au 26 juillet à 17h05 au 11 • Gilgamesh Belleville

« Qui va garder les enfants ? » est une pièce de Fanny Chériaux et Nicolas Bonneau qui a pris sa source lors des portraits de femmes politiques de droite comme de gauche. Pendant plus de deux ans, ils ont suivi ces femmes engagées dans leur quotidien...

<https://blogs.mediapart.fr/dashiell-donello/blog/190119/qui-va-garder-les-enfants-pour-l-egalite-des-droits-hommes-et-femmes>

Bon festival !

MEDIAPART

« J'ai rencontré Dieu sur Facebook », une attention particulière pour les adolescents

- 23 nov. 2018
- Par [Dashiell Donello](#)
- Blog : [LES DITS DU THÉÂTRE Dashiell Donello](#)

Le projet d'Ahmed Madani « J'ai rencontré Dieu sur Facebook » s'intéresse au destin de la jeunesse des quartiers populaires. Après « illumination » et « f(l)ammes » l'auteur a décidé : « de recentrer son écriture en évoquant les mécanismes de manipulation à l'œuvre sur les réseaux sociaux qui ont conduit de nombreux jeunes gens à suivre la voie du fanatisme religieux ».

Les attentats de janvier 2015 perpétrés contre *Charlie Hebdo* et *L'Hypercacher* de Vincennes, ont été déclencheurs de ce récit d'une vérité virtuelle et fictionnelle : « *si cette fenêtre qui s'ouvre sur le monde nous permet de reconstruire notre identité, de devenir autre et d'exposer sans danger une intimité fabriquée, bien souvent magnifiée et idéalisée, elle est aussi un espace de jeu prophète au double jeu* ».

J'ai rencontré Dieu sur Facebook est le récit de l'embrigadement des jeunes femmes dans le fanatisme religieux : « *La réflexion sur l'opus consacré aux jeunes femmes débute en 2015, au moment où la nation toute entière plonge dans le terrible drame des attentats perpétrés contre Charlie Hebdo et de L'Hypercacher de Vincennes. (...) Mon souhait était d'interroger le destin de ces femmes qui, comme ma mère, ont suivi leur époux venu travailler en France. Mariées très jeunes, elles n'ont jamais été considérées comme des personnes à part entière, mais seulement comme des morceaux de corps : sexes, ventres, bras destinés à servir leur époux (...)* A.M ».

Une attention particulière pour les adolescents

Salima vit seule, dans un petit appartement en centre-ville, avec Nina, sa fille de 15 ans. Sa mère est morte récemment et sa douleur se prolonge dans de terribles cauchemars. Nina sombre peu à peu dans la mélancolie. Kim sa meilleure amie décède suite à une chute de cheval. C'est deux disparitions brutales semblent éloigner la mère et la fille qui se disputent régulièrement. Pour se changer les idées, Nina navigue sur Facebook. Elle rencontre Amar qui lui propose une vie extraordinaire, dès qu'il sera rentré de Syrie.

Ahmed Madani sert, avec une humble mise en scène, un théâtre populaire qui véritablement nous touche. C'est aussi sa recherche, pour trouver le sens du vrai par la fiction, qui nous séduit et fait consensus : « *Ma pièce parle des faux-semblants, des manipulations, des apparences, je me manipulais moi-même, tentant de décrypter une vérité qui ne s'énonçait que sous forme de mensonges. Là est mon sujet, dans ce monde de faux-semblant, d'illusions, d'informations tronquées, d'interprétation douteuses des textes, qu'est-ce que la croyance, qu'est-ce que la foi, qu'est-ce que la vérité ?* ». Par les temps qui courent, l'écriture civique et sociale d'Ahmed Madani est plus que nécessaire. Les questions qu'il pose dans « J'ai rencontré Dieu sur Facebook » sont centrales, car elles ne viennent pas du virtuel, mais de la réalité de notre société.

Les interprètes servent au plus juste les personnages. Louise Legendre (Nina) au fur et à mesure de l'intrigue est étonnante de vérité. Mounira Barbouch (La mère) nous touche par le vertige d'un drame qui met sa fille en danger. Et sous sa fausse barbe de théâtre Valentin Madani évite de nous rendre sympathique un prédateur du XXI^{ème} siècle.

« J'ai rencontré Dieu sur Facebook », est une attention particulière pour les adolescents. Nous conseillons vivement à tous les parents de les emmener voir cette pièce qui avec la couleur de la comédie nous parle du drame de l'idéologie fanatique.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Avignon - Gros Plan

J'ai rencontré Dieu sur Facebook d'Ahmed Madani



11 GILGAMESH BELLEVILLE / texte et mes Ahmed Madani

Publié le 23 juin 2019 - N° 278

Après le succès du pêcheu *F(l)ammes*, Ahmed Madani ausculte la relation conflictuelle entre une mère et sa fille, qui se radicalise. Un théâtre à l'écoute de la fragilité des êtres.

Commencée en 2014, bouleversée par les attentats de janvier 2015 qui frappèrent Paris, l'écriture de ce texte explore le sujet de la radicalisation religieuse des jeunes filles. Fidèle à sa manière fine, intègre et sensible, Ahmed Madani ancre la pièce dans le réel, sans effets, tout en exerçant son regard d'artiste et d'homme engagé dans la vie de la cité, passionné par les histoires humaines. A la terreur et la pitié de la tragédie, il préfère un autre alliage, décalé, nuancé, où la terreur et le rire se mêlent, où les attentes sont bousculées, où paraissent toute la complexité, l'entêtement et les contradictions des vies. C'est la colère autant que la tendresse qui façonnent ce théâtre, sans linéarité temporelle. La pièce assemble des pièces d'un puzzle pétri de subjectivité et d'instabilité inflammables où la force résistante de l'amour tente malgré tout de se frayer un chemin. A l'écoute de la fragilité des êtres, la scène laisse affleurer à la fois une profonde tristesse et une envie d'espoir, voire quelques traits d'humour. Que tombent les masques et les barbes des faux princes du désert !

Un théâtre façonné par l'empathie

L'intrigue éclaire la relation conflictuelle entre Salima, professeur de français dans un collège de banlieue, qui a combattu pour s'émanciper d'un destin tout tracé assujéti aux diktats masculins et au carcan des traditions, et sa fille Nina, une adolescente de 15 ans, qu'elle élève seule depuis qu'elle s'est séparée de son père. Toutes deux s'aiment fort, et se déchirent. Salima vient de perdre sa mère, qui a été enterrée en Algérie. Nina est choquée par la perte de sa meilleure amie, Kim. Par l'intermédiaire de Facebook, le jeune Amar s'invite et apaise les tourments existentiels de sa « gazelle ailée ». Partira-t-elle en Syrie auprès de son promis ? Dans un décor épuré, la mise en scène se déploie avec une remarquable fluidité entre récit et incarnation, assumant l'adresse au public ou instaurant une immersion dans un réel où s'invitent parfois des rêves aux allures de cauchemars. Une telle partition vivement rythmée exige des comédiens une aptitude millimétrée, où la moindre faiblesse se remarque. Dans le rôle essentiel de Nina, Louise Legendre est vraiment épatante, juste et touchante. Mounira Barbouch interprète impeccablement sa mère. Et Valentin Madani offre sa spontanéité à Amar, manipulateur effarant que le théâtre rend risible. Une pièce qui offre matière à réflexion pour les adolescents, nourrie d'une multitude d'échos, résonances et forces résistantes.

Agnès Santi

la terrasse

On vient de voir et on a vraiment beaucoup aimé !

Critique

J'ai rencontré Dieu sur Facebook



texte et mes Ahmed Madani

Publié le 21 novembre 2018 - N° 271

Entre récit et incarnation, Ahmed Madani ausculte la relation conflictuelle entre une mère et sa fille, relation ébranlée par la radicalisation de la jeune fille. Un théâtre nuancé, résistant, agissant, émouvant, à l'écoute du monde et de la fragilité des êtres.

Commencée en 2014, bouleversée par les attentats de janvier 2015 qui frappèrent Paris, l'écriture de ce texte explore le sujet de la radicalisation religieuse des jeunes filles. Fidèle à sa manière fine, intègre et sensible, Ahmed Madani ancre la pièce dans le réel, tout en exerçant son regard d'artiste et d'homme engagé dans la vie de la cité, passionné par les relations humaines. A la terreur et la pitié de la tragédie, il préfère un autre alliage, singulier, décalé, nuancé, où la terreur et le rire se mêlent, où les idées toutes faites et les attentes sont bousculées, où paraissent toute la complexité, l'entêtement et les contradictions des vies, à l'inverse des postures idéologiques simplificatrices. Amateurs de concepts brouillons – essentialisation, racialisation et autres désignations à la mode -, passez votre chemin. Ou venez plutôt écouter ce théâtre en recherche que la colère autant que l'empathie et la tendresse façonnent, sans linéarité préconçue, sans complaisance aucune. Sous le rire, moins présent évidemment que dans le pêchu *F(l)ammes*, sourd une profonde tristesse. Ainsi qu'une envie d'espoir. La virtualité du théâtre est ici à l'écoute du monde, de la fragilité des êtres. Pour que tombent les masques et les barbes des faux princes du désert...

Un théâtre façonné par l'empathie et la tendresse

En éclairant l'emprise des mouvances jihadistes sur la jeunesse, la pièce éclaire aussi avec acuité l'imbroglio des relations familiales. L'intrigue met en scène la relation conflictuelle entre Salima, professeur de français dans un collège de banlieue, qui a combattu pour s'émanciper d'un destin tout tracé



assujetti aux diktats masculins et au carcan des traditions, et sa fille Nina, une adolescente de 15 ans, qu'elle élève seule depuis qu'elle s'est séparée du père. Toutes deux s'aiment fort, et se déchirent. Salima vient de perdre sa mère, qui a été enterrée en Algérie. Nina est choquée par la perte effarante de sa meilleure amie, Kim, emportée par une chute de cheval. Or les mères ne savent pas ce que font leurs enfants la nuit. Par l'intermédiaire de facebook, le jeune Amar s'invite et apaise les tourments existentiels de sa « gazelle ailée ». Partira-t-elle en Syrie auprès de son promis, auprès de super musulmans, et super tueurs en série ? Goûtera-t-elle à nouveau les fondants au chocolat de sa maman ?

Dans un décor épuré, la mise en scène se déploie avec une remarquable fluidité entre récit et incarnation, dans une alternance de moments qui assument l'adresse au public ou instaurent une pleine immersion dans un réel où s'invitent, parfois, des rêves aux allures de cauchemars. **Une telle partition vivement rythmée exige des comédiens une aptitude millimétrée, où la moindre faiblesse se remarque. Dans le rôle essentiel de Nina, Louise Legendre est vraiment épatante, juste et touchante. Mounira Barbouch interprète impeccablement sa mère. Et Valentin Madani offre sa spontanéité à Amar, un drôle d'oiseau, risible, manipulateur et manipulé. Un théâtre tout public, une formidable matière à réflexion pour les adolescents, nourrie d'une multitude d'échos, résonances et forces résistantes.**

Agnès Santi

J'ai rencontré Dieu sur Facebook (un beau projet)

Par Angèle Luccioni



Après ses remarquables "Illuminations" et "Flammes", l'auteur et metteur en scène Ahmed Madani nous revient avec un nouveau spectacle qui lui aussi porte sur la scène la réalité sociale d'aujourd'hui pour en offrir un reflet sensible et faire œuvre utile, notamment auprès des jeunes. Cette fois, il radiographie les tenants et les aboutissants de

l'embrigadement djihadiste à travers la relation d'une mère, Salima, et de sa fille, Nina, qui viennent toutes deux d'être éprouvées et qui de ce fait se sont quelque peu éloignées l'une de l'autre.

Nina cherche un réconfort sur Facebook. Un certain Amar la séduit en entrelaçant flatteries, apologie d'un islam rigoureux, invitation à rejoindre les combattants d'une guerre prétendue sainte et mensonges. Il finira par reconnaître avoir joué un rôle. Il citera d'ailleurs Shakespeare à ce propos, montrant par là que le questionnement identitaire constitue un invariant de la condition humaine.

La scénographie, extrêmement dépouillée, souligne le réalisme des situations. Car le théâtre se veut ici reflet de la vie. Les clairs-obscurs et les ombres portées revêtent une valeur symbolique, évoquant le dédoublement schizophrénique d'êtres tourmentés par leur appartenance à des cultures opposées.

Cependant, l'humanisme profond d'Ahmed Madani l'amène à poser un regard bienveillant sur ses personnages, qui ont tous des failles et des fragilités, qu'ils soient témoins de manipulations, manipulés ou manipulateurs, ces derniers manipulateurs parce que manipulés. C'est pourquoi il veut croire en la résistance possible aux menaces de l'obscurantisme.

Son analyse du processus de la radicalisation d'adolescents qui se cherchent, par sa finesse, son refus des clichés, sa volonté d'en souligner les côtés caricaturaux, fallacieux et grotesques, a le mérite de jouer le rôle cathartique dévolu au théâtre depuis la nuit des temps.

Par la justesse de leur jeu, Mounira Barbouch, Louise Legendre et Valentin Madani servent ce beau projet.

**Du 5 au 26 juillet (relâche les 10, 17, 24) à 11h50, au 11 - Gilgamesh Belleville, 11, bd Raspail.
Tarifs : 20 / 14 / 8 €. Réservations : 04 90 89 82 63. www.11avignon.com**

L'Humanité

[Culture et savoirs](#)

Théâtre. Danger de racolage diabolique sur la toile

Vendredi, 7 Décembre, 2018

Gérald Rossi

Avec *J'ai rencontré Dieu sur Facebook* Ahmed Madani veut mettre en garde les jeunes sournoisement séduits par l'embrigadement djihadiste. Un spectacle militant, franc et séduisant.

Ce n'est pas une belle histoire. Même si elle se termine plutôt bien et si entre temps on s'est amusé. Avec *J'ai rencontré Dieu sur Facebook* Ahmed Madani s'adresse en direct aux jeunes en général, et à ceux de certaines cités populaires en particulier. Des garçons et des filles réceptifs à son discours, manifestement témoins à des degrés variés de situations de ce type, on a pu le constater lors d'une des premières représentations données à Paris.

Une mère, interprétée par Mounira Barbouch, prof dans une ville de banlieue parisienne, découvre que son adolescente de fille, Nina (Louise Legendre), est tombée sous la coupe d'Amar (Valentin Madani), un recruteur djihadiste qui lui propose de l'épouser et de partir avec lui en Syrie. Filmé en direct, le terroriste de pacotille apparaît en fond de scène et sur l'écran de l'ordinateur portable de Nina, et développe ses théories fumeuses Kalachnikov à la main, jusqu'à ce que la mère découvre la supercherie, et l'aventure se termine presque bien, sauf pour Amar, en fait vendeur d'électroménager dans un grand magasin, qui devra répondre de son comportement devant un juge.

A travers cette fable, Ahmed Madani, évoque évidemment des histoires semblables qui sont allées, elles, jusqu'au départ des jeunes intoxiqués par un discours radical aussi fantaisiste que convainquant pour de jeunes esprits sans repères. Ainsi Nina peut déclarer, en y croyant qu'elle soignera « des enfants perdus dans des orphelinats » puis que des « mains douces et habiles me laveront, me parfumeront, me masseront, me vêtiront d'étoffes tissées de fils d'or pour faire de moi la plus belle des princesses, et je pourrai honorer mon époux comme Dieu me le recommande... ».

Un signal d'alarme

C'est ce danger que pointe l'auteur qui à travers ses pièces précédentes comme *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais* ou encore *F(l)ammes*, s'interroge « sur le destin de la jeunesse des quartiers populaires ». Il ajoute: « comment une adolescente bien sage, bien éduquée, bien protégée par sa maman peut-elle sombrer dans une mascarade pseudo religieuse ? »

Il n'apporte pas la réponse, mais actionne le signal d'alarme. « Les adolescents sont des proies faciles pour les prédateurs » dit-il encore. Sur la scène, une table et une chaine sont les seuls éléments du décor. Les trois personnages vivent leur aventure avec un naturel remarquable, tout en s'adressant parfois directement au public, comme hors du récit. Histoire de bien cerner sans fausse piste les contours du propos.

Une relation mère-fille dans la tourmente.



DR.

L'amour, la haine et Facebook

CRÉTEIL | 94
BREUILLET - BRETIGNY | 91



Ahmed Madani a d'abord voulu écrire une pièce sur la relation mère-fille. Les attentats parisiens de 2015 ont soufflé une autre inspiration au metteur en scène. « J'ai rencontré Dieu sur Facebook » raconte comment, malgré l'amour sans limites reçue par sa mère, Nina, 14 ans, tombe dans une spirale infernale sur Facebook. Elle s'engouffre dans la religion, porte le voile et crache au visage d'un professeur.

La mise en scène éclaire d'abord un face-à-face joyeux entre Salima, mère immigrée, enseignante féministe, et Nina, qu'elle élève seule depuis six ans. La pièce alterne entre confidences avec le public et quotidien d'amour et de gâteau au chocolat. Nina porte un tee-shirt « phoque you » et un jean troué. Sa mère une robe à fleurs seyante. On comprend que ce bonheur va s'effriter, que la môme va tomber amoureuse d'un djihadiste qui l'appelle « ma gazelle ailée aux dents en perle d'ivoire ».

Salima a perdu sa mère au pays et rêve d'elle. Nina a été amputée de sa meilleure amie, décédée. A chacune son cœur blessé. La mère ne voit pas que sa fille pianote toute la nuit sur Internet. Le décor, épuré, se résume à une table, des chaises et un ordinateur. L'apprenti djihadiste est sur grand écran, puis sur scène en slip. Ahmed Madani parle de « la solitude qui traverse ces trois personnages en quête de fraternité ». Son message ? « Montrer que malgré tout ce qui nous accable, nous pouvons survivre. Je l'exprime en faisant de la poétique, pas de la politique. »

V.R.



J'ai rencontré Dieu sur Facebook

d'**Ahmed Madani**

Publié par [Brigitte Nérou](#) | Le 21 mai 2019

En ligne, sur la page « Réservation » du spectacle, il est précisé : « Spectacle tout public à recommander dès l'adolescence ». Pensez-vous qu'assister à votre pièce puisse mettre un adolescent à l'abri de l'embrigadement ? »

Il est très important que les adolescents puissent voir cette pièce. Est-ce que ça leur sera utile ? A tout le moins, ça aura le mérite d'ouvrir la discussion. Et dès qu'il y a débat, on entend d'autres choses que ce sur quoi on est enfermé. C'est avéré : nous échangeons beaucoup avec les adolescents après chaque représentation, et ces échanges permettent d'aborder de nombreuses problématiques : la foi, la violence, la notion de djihad, l'interprétation des textes – la plupart du temps, mes interlocuteurs ignorent que le djihad, c'est avant tout un combat contre soi-même, contre ses propres démons. Ce dialogue est l'occasion d'explications simples et d'une ouverture sur une culture qui leur est très mal connue, celle de l'Islam et du Coran : en somme, il aiguise leur curiosité.

Que cette pièce puisse exercer un réel impact sur une personne en plein désir d'extrême violence, je ne le crois pas. En revanche, elle peut amener en douceur des jeunes qui s'interrogent à faire évoluer leurs convictions, sans prétendre à résoudre une problématique plus profonde – la violence vient aussi de ce qu'un enfant a subi comme violences dans sa propre vie familiale. Nous savons très bien qu'il n'y a aujourd'hui plus nulle part où mettre un enfant à l'abri. Avec les nouvelles technologies, l'ennemi extérieur pénètre jusque dans cette chambre où, vous en êtes certain, votre enfant se tient tranquille, sans possibilité de faire des bêtises. Et ce n'est pas forcément en le laissant enfermé qu'on va le protéger. L'endroit le plus sûr, ça s'appelle le dialogue, et cette pièce ouvre le dialogue. L'échange, la conversation, voilà comment on peut démonter un discours sophiste ou truffé de mensonges.

En assistant à la pièce, les jeunes comprennent immédiatement son propos et où se placent le mensonge et la vérité. Dans notre mise en scène, au moment où Amar est démasqué par sa prof, il se lève : il est en slip ! De cet homme tronc, la partie haute donne une image de force, de puissance, de virilité. Mais la partie inférieure est fragile : un pauvre gars en slip et en chaussettes. La communication par réseaux interposés, par vidéo, etc., falsifie la réalité et n'en montre qu'une partie.

Quand on discute avec les jeunes, on leur fait simplement pointer ce qui est vrai, ce qui est faux. Et ils se mettent à me raconter des tas d'informations qui circulent, et qu'eux-mêmes font circuler comme étant des choses vraies et fausses. C'est sur ce point précis que s'axe la discussion : apprendre à distinguer le faux du vrai ; faire le tri, voir les bonnes personnes et essayer de trouver sa bonne voie à soi.

De plus, je mets en scène des adolescents – ce n'est pas souvent le cas, d'autant moins dans ce genre de situation. Du coup, l'identification s'opère assez rapidement, surtout concernant la relation mère-fille. Or, c'est cette relation qui était au fondement de ma pièce. Mais alors que j'étais en train de l'écrire, il y a eu le drame de *Charlie Hebdo*, celui de Vincennes... Je ne pouvais pas éluder la question, devenue brûlant sujet d'actualité, de l'embrigadement. Mais comment l'intégrer à mon propos de départ ? Si une mère voit sa fille risquer de se perdre, que fait-elle ? Comment s'y prend-elle ? Et comment fait-elle pour le découvrir ? C'est là où le théâtre apparaît : c'est le fruit du hasard qui va permettre à Salima de réaliser qu'elle ne savait rien de sa fille...

Les rêves qui hantent Salima et la ramènent à son origine familiale, la quête de sa fille Nina... Tout cela ne résonne-t-il pas comme une assignation à la « culture d'origine » ?

Salima imaginait sa vie comme celle d'une femme éduquée, riche de sa culture occidentale, devenue enseignante et qui fait donner des cours de violon à sa fille... Elle a relégué sa culture maternelle, réduite à ses yeux au poids d'une religion qui maintient la femme dans la soumission à son époux. Sans doute n'a-t-elle pas pu en percevoir d'autres aspects – la tradition familiale millénaire de gens de la terre, la singularité de leur rapport au monde.

Elle est en chemin : il lui faut parvenir à croiser l'acquis de l'école, de la société dans laquelle elle vit, avec la transmission de sa culture familiale. C'est pourquoi son personnage est trouble ; ce trouble se ressent dans les postures de sa fille, en total décalage avec son propre parcours.

« Je ne veux pas me marier je veux aller à l'école je veux apprendre à lire je veux apprendre à écrire je veux devenir une maîtresse d'école comme toi... », lui dit en rêve sa propre mère décédée – la « princesse » de la pièce, qui apparaît dans le dernier rêve que fait Salima. En réalité, cette mère a été très tôt tirée de l'école et contrainte au mariage, et elle vient dans le rêve chercher refuge chez cette jeune femme libérée et autonome qu'est devenue sa fille. Mais dans le même temps, le rêve de Salima dit toute sa culpabilité d'avoir rompu avec un certain nombre de traditions. C'est là la faille du personnage : langue, culture, religion... De son arabité, qu'aurait-elle dû transmettre et qu'elle n'a pas transmis à sa fille ? Elle a eu peur. Elle a fermé toutes les portes et à présent sa fille le lui reproche et se révolte contre elle.

Alors qu'elle s'apprête à partir, Nina se prend à rêver au palais qui l'attend en Syrie. On est de tout cœur avec elle et avec sa soif d'ailleurs...

Nina, rêve, c'est vrai. Amar lui a apporté une espérance supérieure, parce que le monde tel qu'il lui est présenté au quotidien est rude. Elle avait en main toutes les clés de la réussite mais un drame a tout fait basculer : la mort de sa plus chère amie – ce qui est souvent le cas dans la

réalité : la perte d'un être cher, le vide affectif qui en découle et qu'on tente de combler à l'extérieur de la famille.

Son héros, en vérité tout droit sorti d'un roman de cape et d'épée, porte un idéal glorieux, une forme d'utopie. Or, la jeunesse d'aujourd'hui manque de possibles utopies. Partir... Il faut s'imaginer la chose ! C'est le voyage en Orient, dans les déserts, dans les palais fastueux des Mille et Une Nuits. C'est dans ce monde-là, fait d'illusions, que se projette Nina.

« *Je n'ai plus envie d'aller à l'école je m'en fous de l'école je veux consacrer ma vie uniquement à Amar et à Dieu* », dit-elle à sa professeure de mère. Il y a là une volonté de contradiction qui illustre le trouble d'une jeunesse en quête d'identité, qui se cherche sans trop savoir à quoi se raccrocher. Pour certains, le mécanisme de l'intégration a dysfonctionné : comment peut-on être intégré dans une nation, si on ne trouve pas de place pour nous y accueillir ? C'est toute la problématique, qui s'exprime dans les personnages d'Amar et de Nina...

Vous avez introduit dans votre pièce un rebondissement digne des *Fourberies de Scapin*. Voici Nina écartée du danger, et le lecteur en soupire d'aise ! Mais pourquoi ce choix d'écriture ?

C'est le deus ex machina ! Je suis auteur de théâtre... Et à un moment de mon travail d'écriture, le personnage d'Amar m'a fait un aveu. Au départ, je le concevais tel que décrit dans la première scène : puissant, plein d'assurance, de ferveur et d'une foi qui le déborde. Et je voyais cette jeune fille, Nina, prise dans ses filets.

Mais le moment où tout bascule, c'est quand je comprends qu'Amar a été l'élève de la mère de Nina : Salima. Et qu'il existe donc entre eux un rapport de confiance – j'ai eu moi-même la chance de rencontrer des professeurs qui m'ont permis de me dépasser et m'ont accompagné. Cette prof-là n'est pas parvenue à faire passer Amar dans la classe supérieure ; mais ce qu'elle a réussi, c'est de lui éviter de passer dans la « classe inférieure du djihad » – c'est-à-dire dans quelque chose de très violent, de terrible. Elle le sauve. Soudain, j'ai compris qu'Amar était un pauvre garçon perdu, comme la plupart de ceux qui n'ont pas pu être sauvés parce qu'ils n'ont pas fait la bonne rencontre, au bon moment.

Ainsi, dans la pièce, la relation la plus importante, ce n'est pas tant celle d'Amar et Nina que celle d'Amar avec son professeur. Au moment où Salima démasque Amar, il se considère encore comme son élève : « *Ça alors Nina c'est votre fille madame Bensallah oh merde je ne savais pas madame je vous jure c'est pas moi m'dame wallah c'est une blague...* » Et dans le fond, Salima était peut-être la seule personne à pouvoir le sauver, ce qu'il reconnaîtra d'ailleurs par la suite : « *... Mme Bensallah m'a été envoyée pour me sauver d'un plus grand malheur oui j'étais sur une mauvaise voie...* »

Mais comment Nina allait-elle terminer ? Allait-elle enfiler une ceinture d'explosifs et se faire sauter dans le métro ? Ça aurait été cela, le parcours de sa vie ? Mais puis-je raconter cette réalité mieux que la réalité ? Sûrement pas ! Dans ce domaine hélas, la réalité dépasse carrément toute fiction... Il me fallait sauver mes personnages. Et c'est en sauvant Amar que, in fine, je sauve Nina et Salima.

En n'engageant pas Nina et Amar sur la voie du radicalisme total, je suis sorti des personnages.

Mais j'ai déployé toute une réflexion sur ce qu'est la manipulation. Ma plume aurait pu me mener à la tragédie – mais sans démontrer quoi que ce soit. Sauver mes personnages est une manière d'affirmer : voyez ce que le théâtre peut faire, ce que la poésie peut faire, que la vie ne fait pas. La vie est parfois rude, violente, mais il faut garder l'espoir. C'est par l'espérance qu'on pourra sauver le monde, j'en suis convaincu.

Enfin, c'est avant tout une pièce sur la manipulation !

Tout à fait ! Amar finit par réaliser qu'il a été pris dans une illusion. Et il y a un effet de rebond sur le public : celui-ci a été manipulé, exactement comme les personnages de cette pièce. La manipulation a joué d'autant mieux que tous s'attendaient à un drame... qui ne se produira pas. Quand Amar est démasqué, il démasque lui-même, du même coup, toute la tartufferie de ces personnages qui s'érigent en porte-parole, en prêtres, en héros. Et qui en fait ne sont rien dans une société au sein de laquelle ils ne trouvent pas leur place ; c'est toute l'histoire de son propre parcours. Démasqué, il apparaît dans toutes ses fragilités, et réalise que ces mêmes fragilités traversent bien des héros de la poésie, de la littérature, du théâtre : il n'a fait que répéter quelque chose qui existait bien avant lui...

LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

« Focus la mémoire de leurs pères (*France, Algérie*), le Off, à Avignon

La mémoire de leurs pères

Par Laura Plas
Les Trois Coups



Petite sélection de pièces pour penser l'histoire des tumultueux rapports entre la France et l'Algérie : une farce d'Ahmed Madani, la confession fictive d'un djihadiste repent, finement mise en scène par Quentin Default, ou « Et mon cœur fume encore », beau travail sur la mémoire de la guerre d'Algérie.

Au masculin avec *Illuminations* ou au féminin avec *F(l)ammes*, Ahmed Madani a su nous faire entendre des voix venues de zones populaires. Son travail choral et documentaire s'est imposé

par sa générosité et sa finesse. Qu'il se coltine à la question du fanatisme religieux n'étonne donc pas. Mais qu'il choisisse la forme de la farce a, par contre, de quoi déconcerter.

Son dernier opus *J'ai rencontré Dieu sur Facebook* est une sorte de Tartuffe au pays du Jihad. Madani y pourfend l'instrumentalisation de la foi avec les armes du rire et du théâtre. Sa pièce, riche en références shakespeariennes, file d'ailleurs la métaphore baroque de la théâtralité du monde. On n'éventera pas les surprises de cette proposition fondée sur des retournements, mais on peut révéler sa trame extrêmement didactique : une mère éclairée sauve sa toute jeune fille de l'embrigadement religieux. Ce conte théâtral est accessible et très adapté à un public familial et scolaire. C'est justement le projet du metteur en scène.



J'ai rencontré Dieu sur Facebook d'Ahmed Madani #OFF19

L M Beaucoup

Facebook, le faux profil de Dieu

Après *F(0)ammes*, où il s'agissait de porter haut et clair, la réalité trop souvent invisible des jeunes femmes des quartiers populaires, **Ahmed Madani** poursuit sa réflexion sur la jeunesse. Il interroge le présent et l'avenir de ces jeunes dont les parents ont vécu l'exil, en inscrivant ce questionnement dans une perspective mémorielle et historique. Il s'agit de comprendre comment une jeunesse en quête de spiritualité, happée par les mécanismes de manipulation à l'oeuvre sur les réseaux sociaux, peut suivre la voie du fanatisme religieux.

Nina, l'héroïne de la pièce, (impressionnante **Louise Legendre**) est une jeune collégienne brillante qui pratique avec joie le violon. A Sevran, elle vit avec sa mère (**Mounira Barbouch**), enseignante d'origine algérienne. Celle-ci s'est émancipée de la tradition incarnée par sa propre mère pour revendiquer sa liberté. Une relation fusionnelle unit la fille à la mère. A la suite d'un drame, la mort de la meilleure amie de Nina, la jeune fille, fragilisée, devient la proie d'un prédateur radicalisé. Alors, comme le précise **Ahmed Madani**, Nina, « en rupture par rapport à sa mère, va essayer de retrouver au travers du magnifique chevalier qu'elle rencontre sur les réseaux sociaux, la tradition, la religion, la foi, et d'une certaine manière, le rattachement aux racines familiales. »

Prédation et vulnérabilité

La scénographie va au plus simple. Trois panneaux blancs en fond de scène dont un qui fait office d'écran central. La figure du « djihadiste » s'y projettera en gros plan. Une petite table. Et un ordinateur. C'est dans la simplicité de cet intérieur stylisé que naissent la prédation et la vulnérabilité.

La pièce « *J'ai rencontré Dieu sur Facebook* » s'organise en deux temps. Le premier, « le lavage de cerveau » de Nina, saisit d'effroi. Le monologue illuminé de la jeune fille porté avec force par **Louise Legendre**, en est l'acmé. Le second, met en lumière l'itinéraire pitoyable du manipulateur (**Valentin Madani**, criant de vérité) en démontant par l'humour, les faux semblants et l'hypocrisie de ceux qui se forgent un profil religieux pour instrumentaliser d'autres jeunes.

« *J'ai rencontré Dieu sur Facebook* », outre ses qualités de jeu et d'écriture, possède de remarquables vertus pédagogiques. **Ahmed Madani** souhaitait adresser son oeuvre en direction de la jeunesse. C'est une réussite.

Festival #OFF19 au 11 Gilgamesh Belleville à 11h50

Texte et mise en scène Ahmed Madani - **Assistant à la mise en scène** Valentin Madani - **Avec** Mounira Barbouch, Louise Legendre, Valentin Madani

Création sonore Christophe Séchet - **Création lumière et régie générale** Damien Klein - **Costumes** Pascale Barré

Photos François-Louis Athènes

Toute La Culture.

Avignon OFF, J'ai rencontré dieu sur Facebook de Ahmed Madani au Gilgamesh Belleville, un contre feu vertueux.

01 juillet 2019 | PAR [David Rofé-Sarfati](#)



*Depuis 2012 Madani Compagnie s'interroge sur la jeunesse des « quartiers ». Après [F\(D\)ammes](#) en 2106, **Ahmed Madani** dans **J'ai rencontré dieu sur Facebook** s'attaque à la problématique du djihadisme et celle de l'endoctrinement des adolescents via internet.*

Face à la propagande des islamistes Ahmed Madani écrit une pièce à destination de la jeunesse. À la propagande de Daech manipulatrice lyrique sachant utiliser le romanesque, l'épique, le grandiose et le spectaculaire, Ahmed Madani pousse sa propre propagande en un texte jamais distant, sans métaphore ni lettrisme. Le décor et la scénographie appuient ce trait éloigné de toute poésie. Il ne veut pas être accusé de manipulation. Avec la même malice, il refuse et s'interdit d'aborder les causes. Seuls les effets l'intéressent.

Ainsi l'adolescente endoctrinée est une fille sage bien élevée qui n'a pas grandi dans le terreau propice à l'endoctrinement. Il ne s'agit pas d'un manifeste politique ou de l'illustration mise en scène d'une étude de psychosociologie. Le combat est ailleurs. Les quartiers entiers repliés sur eux-mêmes derrière le mur de leur religion, les femmes de plus en plus voilées, les hommes toujours plus fidèles au Coran et sensibles à son appel à la conversion des mécréants et à la guerre sont ignorés. Comme sont ignorés les crimes de guerre des décolonisations qui restent inscrits à leur insu dans la mémoire des enfants, trauma transgénérationnel. La pièce gomme les deux aspects pour dévoiler autre chose.

Entre le dialogue difficile entre la mère émancipée et sa fille qui rêve de se soumettre au patriarcat religieux, s'entrevoit (et c'est là le génie du geste théâtral) la demande d'amour d'une jeunesse qui en cela est conforme à toute jeunesse. J'ai rencontré l'amour sur Facebook, voudrait clamer la jeune fille. Avec bienveillance Madani ne disqualifie pas son choix de la voie du fanatisme religieux. Mieux il le qualifie. Il n'est pas une impasse, il est une tromperie. Jamais les personnages ne sont ridicules. Par une mauvaise mais brillante farce finale l'héroïne découvrira que la voie de l'islamisme n'est qu'un leurre.

Ahmed Madani désamorce le piège par une fin à la Molière -que nous ne spoilerons pas- Par une théâtralité volontairement scolaire, par un texte simple et accessible, par enfin un jeu d'acteurs contributif, il donne vertueuse leçon. Mounira Barbouch et Louise Legendre défendent leur personnage dans un naturalisme édifiant tandis que Valentin Madani -épatant- confirme ici son talent dans une proposition où à l'édifice il ajoute merveilleusement le rire.

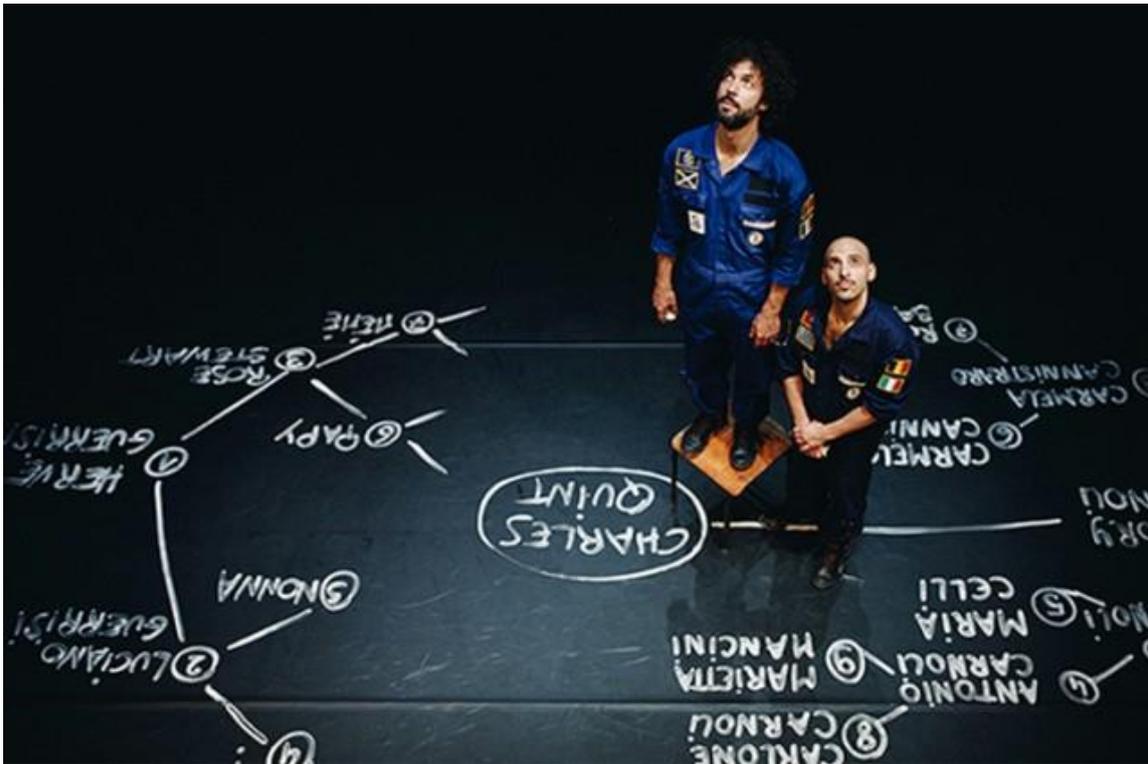
Une pièce vertueuse à voir et à faire voir.

J'ai rencontré dieu sur Facebook

texte et mise en scène : Ahmed Madani - Avec : Mounira Barbouch, Louise Legendre, Valentin Madani

11 Gilgamesh - 11 bd Raspail - 84000 - Avignon

LEBRUIT DUOFF



LEBRUITDUOFF.COM 28 juin 2019

PROGRAMME AVIGNON OFF 2019 : DEMANDEZ LE PROGRAMME ! DOSSIER SPECIAL OFF 2019, NOTRE PRE-SELECTION.

NOTRE PRE-SELECTION OFF 2019 :

Au 11-Gilgamesh, qui depuis qu'il a été repris voici quatre ans est une salle dont les propositions de théâtre populaire mais contemporain tout à la fois sont toujours de qualité -et à qui nous souhaitons d'avoir pu redresser les petits dérapages « techniques » (sic) constatés en 2018- nous relèverons : assurément le très bon **Hamlet (article)** des Dramaticules et Jérémie Le Louët, **J'ai rencontré Dieu sur Facebook de l'excellent Ahmed Madani**, **Le rouge éternel des coquelicots** du toujours inspiré François Cervantes, **Le petit boucher** d'Agnès Renaud, un monologue puissant sur la violence exercée sur les femmes en temps de guerre... Peut-être également conviendra t-il d'aller découvrir **Laterna Magica** de Dorian Rossel d'après Ingmar Bergman, ou encore **Pronom** par Guillaume Doucet et la toute jeune troupe Vertigo. Enfin, on pourra éventuellement rajouter à son « panier » **De bruit (et de fureur)** un truc générationnel d'ados branchés rap d'Hélène Soulier ou encore **Vies de papier**, théâtre documentaire de Benoît Faivre et Tommy Laszlo...

Bien sûr, ceci n'est qu'une pré-sélection et nous espérons bien découvrir dans ce OFF 19 de petites perles que nous n'aurions pas décelées de prime abord. Nous verrons bien...

Bon festival 2019 à tous !

et que vive le Théâtre, encore et toujours, malgré tous les « marchés » du monde !

La rédaction



« J'ai rencontré Dieu sur Facebook » 20 et 21 novembre à La MPAA Saint Germain des Prés

Comment une lycéenne sans histoire se laisse-t-elle séduire et tromper par un discours intégriste porté par un garçon qui lui promet le paradis et l'amour et veut l'entraîner loin des kouffars (les mécréants, les infidèles) en Syrie ? Cette question obsède les parents qui se sont trouvés face à des enfants, les leurs, qui ne partageaient plus les valeurs qu'ils leur avaient inculquées et étaient prêts à partir sur un front de guerre, pour lutter pour un monde moins matérialiste et plus conforme à leur foi.

Depuis 2012 Ahmed Madani développe un projet qui s'intéresse à la vie et aux espoirs de la jeunesse des quartiers populaires. Cela a donné de belles réussites comme F(1)ammes un spectacle d'une énergie folle, qui donnait la parole aux filles et a tourné dans toute la France. Il s'attache cette fois à l'influence des réseaux sociaux, dans ce texte qu'il a écrit et met en scène.

Nina vit seule avec sa mère. Fragilisée par la mort de sa meilleure amie, elle rencontre sur les réseaux sociaux, Amar aux paroles enjôleuses, qui lui promet le bonheur dans un endroit merveilleux où elle vivra avec lui entourée de « sœurs » et se chargera de missions exaltantes comme s'occuper d'orphelins perdus et des blessés, tandis que des esclaves régleront les questions matérielles. Certes dans ce paradis on fait la guerre aux infidèles, mais c'est pour l'avènement d'un monde meilleur ! Sa mère n'a rien vu venir, mais finit par découvrir la vérité.

Le texte d'Ahmed Madani renvoie à des situations dont la presse a largement rendu compte. La scénographie est tout aussi simple mais efficace. Deux entrées permettent d'assurer l'intimité de la chambre de Nina et celle de sa mère en train de corriger des copies. Pour Nina il y a un ordinateur et sur le mur du fond l'image d'Amar en train de la convaincre, devant un rideau couvert de caractères arabes. Ce sont les face à face entre la jeune fille et sa mère qui sont au cœur de la pièce. Mounira Barbouch et Louise Legendre font entendre leur voix, passant de la tendresse à l'opposition. La mère évoque son pays l'Algérie, sa propre mère, les hommes qui voulaient, au nom de la tradition, l'empêcher d'assister à l'enterrement du corps de sa mère, les années noires où sa nièce fut égorgée pour l'exemple afin de dissuader les filles d'aller à l'école. Ces informations arrivent au fil des dialogues avec délicatesse sans volonté didactique apparente. Mounira Barbouch est la voix de ces femmes qui ont choisi l'émancipation et l'éducation, même si c'est parfois difficile. Louise Legendre a la vivacité et l'engagement des adolescents généreux et passionnés, qui font trop confiance aux informations qui leur viennent des réseaux sociaux. Même si le retournement est un peu caricatural, on se laisse entraîner par ces dialogues simples et tout à fait appropriés pour lancer un débat avec des adolescents.

Micheline Rousselet

20 et 21 novembre à 21h à la MPAA Saint Germain des Prés 75006 Paris

23 novembre à 14h et 20h, 24 novembre à 20h à Magnanville

12 au 15 décembre à 20h à la Maison des Arts de Créteil

10 janvier à 20h30 au Moulin des Muses à Breuillet

12 janvier à 21h à Brétigny-sur-Orge

15-16 janvier à 19h30, 17 et 18 janvier à la Comédie de Picardie à Amiens

Autres dates à Vernouillet, Aubergenville, Clermont L'Hérault, etc

DMPVD : THÉÂTRE – SPECTACLES – CULTURE

Des Mots Pour Vous Dire : expositions, concerts, cinéma, littérature, conférences...

“J’ai rencontré Dieu sur Facebook”, à la MPAA Saint-Germain

Le 21 novembre 2018 par Critiques théâtre et spectacles – Des mots pour vous dire dans ARTS VIVANTS, Non classé, Rédigé par Véronique Tran Vinh, Spectacles, SUR LES PLANCHES, Théâtre



copyright François Louis Athenas

Une ado de 15 ans qui vit seule avec sa mère, qui se sent incomprise de tous et qui surfe sur Internet, quoi de plus banal à notre époque... sauf que Nina est la fille de Salima, jeune professeure française d'origine algérienne, bien ancrée dans son époque. Cette dernière s'est battue pour se libérer du poids de la tradition, de la religion et de la famille. Elle vient de perdre sa mère et des choses douloureuses remontent à la surface. Pendant ce temps, Nina, déboussolée, se débat avec le souvenir de la mort de sa meilleure amie.

Cette histoire, traitée à la manière d'une fable allégorique, nous entraîne dans la vie de Nina et de Salima. À l'insu de sa mère, l'adolescente entretient une relation virtuelle avec Amar, un mystérieux personnage qui appartient au parti des Véridiques et qui prend de plus en plus de place dans sa tête comme dans sa vie. Le communication entre les deux femmes devient de plus en plus tendue. Jusqu'à ce que...

Faux-semblants et manipulation

Avec beaucoup d'humour et de finesse, Ahmed Madani décrypte la complexité des rapports mère-fille et la difficulté de trouver sa place dans la vie. Inventive, la mise en scène joue l'alternance entre la réalité et le rêve, utilisant astucieusement les ombres projetées (pour nous transporter ailleurs) et les bruitages. Elle parvient à nous faire ressentir la dangereuse fascination exercée par les réseaux sociaux sur la jeune Nina.

Sous couvert de comédie, l'auteur aborde le sujet de l'embrigadement religieux de certains jeunes, confrontés à la solitude et à la difficulté de discerner le vrai du faux, dans une société en perte de repères. Mais il évoque aussi le thème de la double culture : comment faire pour ne pas être écartelé(e), comme Salima, entre l'éducation transmise par sa famille, et la société où l'on vit ?

Un grand bravo aux acteurs, confondants de naturel. **Monira Barbouch** est parfaite en mère célibataire, dépassée par la radicalisation de sa progéniture. **Valentin Madani** livre une composition savoureuse en « émir de banlieue » manipulateur et manipulé. Mais j'ai particulièrement aimé le jeu de **Louise Legendre**, très attachante en ado exaltée et à fleur de peau.

Tout en soulevant des questions essentielles, ce spectacle, à la fois drôle et pédagogique, devrait plaire aux ados comme aux parents.

Véronique Tran Vinh

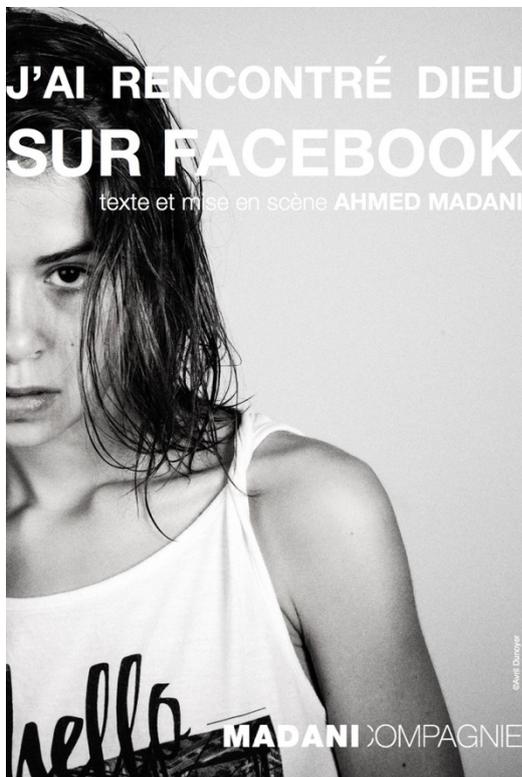


Théâtre

J'ai rencontré Dieu sur Facebook. L'extrémisme religieux en habit de velours et poudre aux yeux

21 Novembre 2018

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Ahmed Madani propose ici une vision forte de la manipulation par l'extrémisme religieux via les réseaux sociaux d'une jeunesse avide d'idéal et de mieux-être en même temps que l'affirmation du droit à la liberté des femmes.

Elles se sont éloignées peu à peu. Elles : la mère, d'origine algérienne, mariée puis séparée d'un Français de souche ; la fille, une ado en mal d'être qui gère comme elle peut la mort, à la suite d'un accident de cheval, de sa meilleure amie et la séparation de ses parents. La mère, Salima, est prof' de français ; la fille, Nina, mène la vie normale d'une ado éduquée, entre cours de violon et travail scolaire assidu à la maison. Bien sûr, elle a le petit côté provoc' de son âge, porte un T-shirt où s'inscrit en grosses lettres « PHOQUE YOU » et rêve de se sentir utile à quelque chose.

Dans les méandres tortueux d'un extrémisme qui avance masqué

Le fossé se creuse peu à peu entre cette mère séparée qui du coup gère de front sa vie professionnelle et familiale, et sa fille qui se sent délaissée par cette mère toujours débordée. Aussi, lorsque Nina, un jour, découvre sur internet une scène de massacre d'enfants en Syrie, elle éprouve le besoin de partager avec d'autres son indignation. Elle a mis le doigt dans un engrenage qui va l'entraîner peu à peu dans une dérive extrémiste religieuse qui ne dit pas son nom. Elle entre en contact avec Amar, barbu sur fond de drapeau de combattant islamiste, qui prêche le retour à un islam rigoureux où les femmes, soumises à leur mari, ne travaillent pas, n'étudient pas et se dévouent aux autres. Il la magnifie, vante son allure de gazelle du désert, exalte son dévouement et son besoin d'absolu, fait appel à sa spiritualité en l'entraînant vers un islam qu'il prétend revenu à sa pureté originelle, lui dépeint un avenir de palais des mille et une nuits lorsqu'elle le rejoindra en Orient. Se dessinent cependant les ceintures d'explosifs des suicidés au nom d'Allah. Devenue Belphegor, fantôme de noir vêtu, Nina se prépare à partir en Syrie via la Turquie.

Identité singulière, identités multiples

Salima, la mère, est partie en Algérie pour enterrer sa mère. Elle en revient silencieuse, secouée. Pour cette femme qui a cherché à échapper à la condition passive et dépendante de sa mère, cet enterrement était un combat de plus. Pour permettre à sa mère de reposer loin de son mari, avec sa propre famille, pour avoir le droit de participer, en tant que femme, à l'enterrement. Pour le gagner elle a creusé de ses mains la tombe maternelle. La nuit, elle cauchemarde. Lui reviennent en mémoire les

raisons de sa rupture avec son pays natal, qui continuent cependant de la hanter comme un souvenir à la fois doux et amer. Mais femme à part entière elle a choisi d'être dans un pays où elle le peut. Si elle conserve inconsciemment une certaine culpabilité, le sentiment d'avoir trahi, peut-être, elle a choisi une autre vie, où marcher la tête haute et nue est possible.

Nina, elle, est perdue. Comment se situer quand on s'appelle Breton avec une mère algérienne ? Quand elle s'engouffre dans l'islam, au moins elle peut se définir, on pense pour elle, on la met à une place d'où elle n'aura pas à bouger. Elle a au moins une certitude sur elle-même, elle sait – ou croit savoir – où elle va...

Le grand théâtre de la vie...

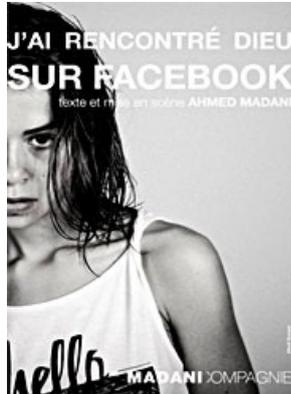
Ahmed Madani reprend dans ce spectacle un thème qui lui est cher : les femmes, leur pouvoir de résistance et leur capacité à changer leur vie. Dans *F(l)ammes*, issues des quartiers « défavorisés », elles racontaient leur propre histoire en s'exposant sur la scène. Ici le filtre du théâtre et du jeu fonctionnent à plein. Le récit – car il s'agit bien d'un récit qui s'adresse directement au public, le prend à partie – met en scène deux personnages qui racontent une histoire. Elles n'ont pas à être le personnage mais à lui donner une couleur qui le fasse comprendre. La jeune Louise Legendre est parfaite dans son rôle d'ado butée mais naïve. Elle parvient en particulier à faire passer toute l'échelle des sentiments de la jeune fille, assise à une table, sa seule tête éclairée par l'écran de l'ordinateur avec lequel elle dialogue : indignation, étonnement, ravissement, enthousiasme tout en mimiques expressives sur son visage bleui par l'écran. Quant au personnage d'Amar, le grand méchant loup de l'histoire, est-il vraiment celui qu'on croit ? Par un retournement de l'histoire, il revient, à la fin, au théâtre. Ombres projetées et fantômes s'invitent aussi au banquet de cette comédie humaine qui s'est jouée de part et d'autre d'un écran. Le théâtre dit sa réalité et la vie est une scène où se travestit la réalité, où se raconte le théâtre.

Peut-être cependant ce brouillage de pistes, ce trop-plein pas toujours exempt de maladresses, cet enchevêtrement d'histoires qui s'insèrent l'une à l'intérieur de l'autre, cette volonté d'échapper à la linéarité induisent-ils une confusion du propos un peu perturbante. Il n'empêche que placer l'histoire de cette adolescente – et, d'une certaine manière, de sa mère – à la dérive sur le terrain du jeu, pratique adolescente par excellence, est se placer sur le terrain de ces jeunes qui se cherchent, dans les formes de représentations les plus diverses sur les réseaux sociaux en particulier, et s'adresser à ces moins jeunes qui s'interrogent sur leur identité, à cheval sur des cultures, à la croisée de traditions antagonistes.



froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups



Comédie dramatique écrite et mise en scène par Ahmed Madani, avec Mounira Barbouch, Louise Legendre et Valentin Madani.

Collégienne en classe de 3ème, vivant seule avec sa mère à Sevrin depuis que ses parents se sont séparés quand elle avait huit ans, Nina Breton a du mal à se remettre de la mort de sa meilleure amie et traverse de plein fouet la crise d'adolescence.

A la suite d'une vidéo qu'elle découvre sur Facebook et qui la révolte, montrant des massacres d'enfants en Syrie, elle est contactée par un mystérieux Amar qui se dit combattant d'Allah. Conversant avec elle d'abord par messages, puis par Skype, il lui propose bientôt de la faire venir et de l'épouser.

Alors qu'elle est peu à peu endoctrinée par le discours d'Amar, la communication qui fonctionnait bien avec sa mère se coince soudain et Nina se renferme de plus en plus, changeant en cachette son look pour le voile puis pour le niqab. La pièce permet de prendre réellement conscience du contexte qui peut mener à un tel chemin et tout le mécanisme de la manipulation.

Le duo d'actrice est parfait. **Louise Legendre** est une Nina plus vraie que nature qui montre tous les tourments et les aspirations de cet âge difficile. Dans le rôle de la mère, d'une grande dignité, **Mounira Barbouch** est impressionnante d'émotion. Toutes les scènes entre les deux sont d'une justesse et d'une intensité formidables.

Racontée simultanément par la mère et la fille, "**J'ai rencontré Dieu sur Facebook**" évoque un sujet brûlant d'actualité mais plutôt que de donner une image anxiogène des pourvoyeurs sur internet, **Ahmed Madani** propose dans cette pièce de les démystifier.

Le personnage d'Amar, d'abord grotesque, apparaît finalement pathétique et désorienté à l'image d'une jeunesse perdue. Son discours, faisant miroiter à la jeune fille une vie de princesse dans un message qui mélange humanitaire, foi en Dieu et luxe à l'occidentale montre toutes les contradictions du personnage.

Valentin Madani, dans un jeu qui tire d'abord vers le burlesque apporte une gravité surprenante dans sa dernière scène (où il cite Shakespeare) montrant une autre facette de cet Amar imprévisible dont on perçoit alors le parcours.

Pour le moins "**J'ai rencontré Dieu sur Facebook**" pourra donner lieu à bien des débats, que ce soit dans le cadre scolaire ou familial. C'est tout le but de ce spectacle qui, avec une grande justesse de ton et malgré une intrigue un peu alambiquée, traite du sujet comme rarement il n'a été abordé au théâtre. Une bonne raison de voir cette pièce en plein dans notre temps.

J'ai rencontré Dieu sur Facebook

Ahmed Madani

direction artistique

Naia Iratchet 01 48 45 25 31

administration / production

naia.iratchet@madanicompagnie.fr

Isabelle Boiro-Gruet 06 75 06 88 04

diffusion / développement

isabelle.boiro-gruet@madanicompagnie.fr

Catherine Guizard 06 60 43 21 13

service presse (**La Strada et Cies**)

lastrada.cguizard@gmail.com

MADANICOMPAGNIE

20 rue Rouget de l'Isle

93 500 Pantin

tel 01 48 45 23 31

